



Pauline Carton dans « Bonne Chance », aux côtés de Jacqueline Delubac.

MADELEINE RENAUD, étudiante en chimie

MADELEINE Renaud habite une calme demeure au fond d'un jardin de Passy.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté.

Il est toujours intéressant de considérer le décor d'un être, on y recueille des indications sur ses goûts. Nous saurons donc que la douce héroïne de *Primrose* affectionne les murailles unies, un beau meuble net en miroir gravé, des bibliothèques basses : l'ensemble clair est rehaussé par des tapis foncés, une note de vert tendre qui rappelle les ombrages de son parc encadré par une vaste porte-fenêtre.

La voici... Madeleine Renaud dégage des ondes de bonté ; une grâce extrême accompagne ses propos ; son petit visage aux grands yeux noirs, aux joues bien modelées, présente les caractéristiques des maîtres du XVIII^e siècle.

« Je vais tourner *Hélène*, film extrait d'une œuvre de Vicki Baum ; et j'aurai la joie de travailler de nouveau avec M. Benoit-Lévy, avec qui j'avais tourné *La Maternelle*... (elle incline son profil et sourit au souvenir de Rose et de son école...) »

« Atmosphère universitaire : le personnage d'Hélène se développe dans les laboratoires. Je serai une élève en chimie et aiderai le professeur Constant Remy dans ses recherches ; entre temps, un jeune étudiant, Barrault, aimera *Hélène* d'une passion farouche, proche du drame.

« L'amour intervient dans le monde scientifique... (elle rit). Il y aura des extérieurs à Grenoble... longs travellings à travers l'Université, les places et les fontaines ombragées de platanes chers à Stendhal et à la comtesse de Noailles ; beaucoup de nature aussi... et j'y suis sensible... »

Madeleine Renaud revêt un manteau blanc et part à la Comédie-Française où elle va jouer *Sœur Jeanne de la Croix* dans *Le Chant du berceau* : nous commencerons le 29 juin à Joinville.

A.-P. BARANCY.



Madeleine Renaud dans « Les Petites Alliées ».

PIERRE BRASSEUR, dans sa loge



Pierre Brasseur, en voyageur africain, et Jenny Burnay dans « Pattes de mouche ».

« Votre visite me fait le plus grand plaisir », me dit Pauline Carton. Je l'ai ratée de cinq minutes au studio Francœur où elle tourne *Le Mioche*, entre Lucien Baroux et Gabrielle Dorziat, mais je la rattrape ce soir dans sa loge au Théâtre de la Madeleine.

Elle est assise bien sage, à coudre une dentelle au bord d'une combinaison de crêpe de Chine blanc et vert ; elle casse son fil, lève son ouvrage devant la lumière, et soupire avec contentement :

« Là ! c'est fini... Avec une honnête paire de bretelles, cette petite idiote fera très bien l'affaire cet été... Comme je vous le disais, votre visite est tout à fait charmante, mais de quoi allons-nous parler ? »

Ne pensez pas que je me rengorge ! Je ne connais pas du tout Pauline Carton à la ville, c'est notre premier contact, mais je l'ai beaucoup regardée, tant à la scène qu'à l'écran, beaucoup écoutée aussi ; l'air de son visage et les inflexions de sa voix me sont familiers. Ce courtois compliment d'accueil est aussi redoutable qu'un : « Je ne veux pas d'interview ». C'est plus gentil, mais pas moins formel !...

« De moi ? Ah ! mais non, par exemple... Mais je vais vous fournir un sujet beaucoup plus intéressant... Passez-moi ce tout petit livre qui est là, sur la tablette, voulez-vous ? On me l'a donné aujourd'hui et je lui dois déjà de bien plaisantes minutes... »

C'est un volume qui tient dans la main fermée ; cela s'intitule *Petite Biographie des acteurs et actrices des théâtres de Paris*, et la date de publication est 1826.

« Vous allez juger de la verdeur avec laquelle vos confrères s'exprimaient à notre sujet, il y a un siècle... Si vous osiez en faire autant aujourd'hui, vous en entendriez, des protestations... Tenez, voici M. Cossard... Acteur un peu froid que la Comédie Française a possédé quelque temps et qui est ensuite allé exploiter la province. Ce n'est pas trop mal déjà, mais M. Cossard n'est jamais devenu célèbre, nous allons trouver beaucoup mieux. »

Elle feuillette, puis tombe en arrêt :

« Voici... Arnal... Arnal fut un comique extraordinaire, fin, très célèbre... Mais sa célébrité ne commença qu'en 1831 avec *Arnali ou la contrainte*

par corps, célèbre parodie d'Hernani par Duvert et Lauzanne. C'est la première pièce où il remporta un succès triomphal. Voici ce qu'on écrivait de lui un lustre plus tôt : M. Arnal... Poète-comédien ou comédien-poète. Nous ne savons si M. Arnal tourne mieux les couplets qu'il ne les chante ; ses œuvres poétiques nous sont aussi inconnues que son talent. Nous sommes donc incompetents pour le juger. » Cinq ans après, c'était Arnali, c'était la gloire, ses pièces s'appelaient des *Arnaleries*. Il fut le Victor Boucher de son époque, et le demeura trente ans.

« Tenez... voici Mme Demousseaux... « Epouse du précédent (Demousseaux), Médiocre dans l'emploi des duègnes. Plus médiocre encore dans les confidentes de tragédie ». Or, vers 1830, elle commençait la plus éblouissante carrière de duègne qu'on puisse imaginer. J'ai d'elle une litho épataante...

— Vous possédez une collection...

— ... de livres, de gravures, d'almanachs et de documents divers relatifs au théâtre, oui. Car, ce n'est pas une confidence que je vous fais là, j'adore mon métier et tout ce qui s'y rapporte.

— C'est une chose dont on se rend compte en vous voyant à l'œuvre. Qu'êtes-vous au juste, dans le film de Léonide Moguy, *Le Mioche* ?

— Je suis un professeur de pensionnat. Mais n'essayez pas de me ramener à votre interview par des voies détournées ! Avouez que je vous montre de belles choses ! J'ai un almanach de 1842 où on peut lire : « Mlle ... (je ne sais plus qui...) vient d'entrer chez Molière. Décidément, on n'accueille à la Comédie-Française que les plus rassurantes médiocrités ». Savez-vous ce que tout cela prouve ?

— Dites.

— C'est que pour la verdeur acérée et la concision, le siècle qui nous a précédés valait largement le nôtre. C'est aussi qu'il ne se faut point trop émouvoir de critiques durement formulées : Mme Demousseaux et Arnal en témoignent... demain peut démentir hier... l'opinion est éminemment variable... Et puisque votre dérangement n'a pas été inutile, vous allez partir de bonne humeur. »

Ne serait-ce que parce que rien n'est plus contagieux que la tranquille sérénité de Pauline Carton.

DORINGE.

SUR un sourire et une pirouette il disparut du « champ », impeccable, mondain et narquois. Il n'allait plus tourner ce jour-là, et c'était l'occasion ou jamais de recueillir une information. Mais sa réputation de joyeux drôle avait je ne sais quoi qui m'arrêtait. Rien ne pressait, en somme, et ce plateau, baigné d'une lumière chaude et crue, était fort sympathique.

Maurice Cammage, les cheveux en bataille, l'œil fixe, accroupi sous l'appareil de prise de vues, réglait l'entrée de Larquey qui allait « prêter sa femme ». Doumel, à califourchon sur une vieille caisse, en racontait une « bieng bonne » à Mady Berry, installée dans un spacieux fauteuil et qui l'écoutait, souriante, toute engoncée dans une magnifique draperie verte.

« Moquez-vous de ma housse ! En attendant, ma robe du soir ne serait qu'une loque si je ne l'avais pas... »

Au-dessus d'eux se balançait une ardoise où un mécanicien avait griffonné, histoire de rire :

« Quand Doumel vous parle de ficelle, il pense à celle qui ferme son escarcelle. »

Dans le fond, derrière des barricades de décors en bois blanc, une petite loge très simple. J'entre sans bruit.

Pierre Brasseur est là, penché sur une

feuille de papier blanc, et il dessine. Ah ! l'étonnante silhouette de lion romantique tracée en quelques coups de crayon à sourcils !

« Voilà... et un grand foulard de cachemire blanc... n'est-ce pas ainsi que vous verriez Rodolphe... le rôle que j'aimerais interpréter dans *La Vie de bohème* ? Mais naturellement, on me donnera celui de Marcel, parce que je suis gai, moi... et farceur, et que je ne pense qu'à rire. »

Il scrute avec colère son visage maquillé dans la glace qui renvoie l'éclair grave de ses grands yeux noirs.

« Dès que je finis ici, je recommencerai un autre rôle dans le même genre, pour *Le Moulin dans le soleil*. Et puis, j'irai à Londres avec Lacombe... encore un rôle gai. Mais cet hiver, vous allez voir ! *La Famille royale*, pièce adaptée de l'anglais par Colette et où je suis l'un des Barrymore. Venez aux Ambassadeurs : je serai un sentimental, mais vivant. En tout cas je m'appliquerai à ce rôle, l'un des premiers « vrais » de ma carrière. C'est si fatigant d'être toujours forcé de rétablir la mesure, donner du naturel à des fantoches ou modifier un caractère, quand un scénariste zélé a voulu en faire trop ! J'aimerais tant, pour une fois, être simplement humain. »

Natalie PILENKO.